

LE TAUREAU DANS LA PENSÉE DES EGÉENS

§ 1. Dans une note très récente¹ j'ai tâché de prouver que le nom de la déesse grecque Ἥρα signifie «génisse» ou, de là, «jeune fille», et que l'appellatif apparenté ἥρως a eu au début le sens de «jeune homme» < «jeune animal, jeune bête à cornes». Il faut partir d'i.-e. **iēr-* «année» (cf. got. *jēr*, av. *yārə*, etc.: proposition de F. R. Schröder) > «animal âgé d'un an, jeune bête à cornes; jeune fille, jeune homme»². Dans cet exposé le problème de la nature primitive de Héra a été simplement mentionné; et pour ἥρως une origine qui devrait être cherchée dans quelque sphère spéciale n'a pas été envisagée.

Entretiens avait paru un article de Heinrich Wagner intitulé «Indo-germanisch-Vorderasiatisch-Mediterranes»³, dont les données, basées sur une riche bibliographie, m'obligent d'élargir le cadre dans lequel j'ai situé Ἥρα et ἥρως.

§ 2. Le celtologue J. Weisweiler⁴, en examinant la signification du taureau et de la vache dans le cycle épique irlandais d'Ulster, relève plusieurs points remarquables. Sont à signaler d'après lutttes pour la possession d'un taureau, une tauromachie mythique, des descriptions assez détaillées des deux taureaux adversaires, etc. La déesse de la guerre Morrígain attaque «in Gestalt einer weisen Färse mit roten Ohren, umgeben von fünfzig Färsen...» ou elle s'observe «in Gestalt einer hornlosen roten Färse»⁵. De cette façon dans les légendes d'Ulster le mot «taureau» (irl. *tarb*) est devenu un titre honorifique des héros, et on l'emploie même pour l'ennemi. Comme on considère le taureau comme l'incarnation de la virilité, ce n'est pas seulement le guerrier ou l'homme le plus courageux qui porte le nom de «taureau», mais aussi celui qui dans la société occupe le premier rang: ainsi le roi d'Ulster est désigné

¹ *Glotta* XXXVI, 1958 (février), pp. 309-311.

² Cf. skr. *vatsá-* «année; veau», gr. *πόρτις* «jeune vache, génisse; jeune fille, jeune garçon» et d'autres parallèles très clairs cités dans ma note.

³ *Zeitschr. vergl. Sprachf.* LXXV, 1957 (septembre), pp. 58-75.

⁴ *Zeitschr. celt. Phil.* XXIV, 1954, pp. 26-35.

⁵ Pp. 30-31.

comme *tarb in chóicid* «taureau de la province». Et il n'est, donc, pas du tout étonnant que l'on qualifie un jeune homme noble de *tarbin óc* «jeune taurillon» et une jeune fille noble de *samaisc* «génisse». On notera aussi que dans les chants de louange irlandais et gallois le prince est appelé «taureau»⁶. La conclusion de Weisweiler («Stierkönigtum, Stieradel, Stierkriegertum, Stiermythen und Stierriten»⁷ geben uns das Recht, nicht nur die Wirtschaftsform und Kultur, sondern auch die Religion Nordirlands als eine durch den Stier bestimmte zu bezeichnen»⁸) est sans aucun doute pleinement justifiée, et on lui donnera également raison quand il emploie l'expression «nach dem Rind orientierte(n) Weltanschauung»⁹ et les termes «Stiervolk» et «Stierkultur»¹⁰.

§ 3. C. H. Gordon¹¹ nous apprend que chez les Sémites aussi les gens d'un certain rang sont caractérisés comme des «taureaux» ou des «vaches»: cf. p. ex. ug. *tr ḥbr rbt ḥbr trrt* «the bulls (= nobles) of Great Ḥbr (and) Little Ḥbr». Dans ce cas il n'y a pas une abondance de données comme dans celui des Celtes d'Ulster, mais à mon avis il est évident que les qualifications «taureau» et «vache» ne peuvent s'expliquer autrement que comme le reflet d'une véritable culture de taureau.

§ 4. Weisweiler¹², en se ralliant à une thèse généralement admise, pose une culture de taureau méditerranéenne et préindo-européenne: non seulement en Ulster, mais aussi en Grèce elle a continué son existence parmi les conquérants indo-européens. C'est donc dire que la Grèce ancienne a, elle-aussi, connu une culture de taureau. Déjà depuis longtemps en effet on a insisté sur les correspondances vraiment surprenantes qui s'observent entre la vie décrite dans l'épopée d'Ulster et celle que nous présente Homère¹³. On peut dire que chez Homère la bête à cornes constitue quelque chose d'essentiel et de central¹⁴. Comme survivances frappantes de l'ancienne culture de taureau préhellénique et préindo-

⁶ P. 32, n. 1.

⁷ Weisweiler en parle p. 27.

⁸ P. 32.

⁹ P. 35.

¹⁰ Pp. 189-197.

¹¹ *Ugaritic Manual*, Rome 1955, III, p. 270, n° 772.

¹² Pp. 195-196.

¹³ Weisweiler, *o. c.*, pp. 21-23.

¹⁴ *Ibid.*, pp. 32-35.

européenne Weisweiler¹⁵ cite la figure du Zeus-taureau, son épouse la βοῶπις πότνια Ἑρῆ, et le Minotaure de Crète.

A mon avis l'expression la plus nette et la plus directe d'une culture se manifeste dans l'emploi du terme qui en indique l'objet pour désigner l'homme qui en est le sujet. Cette expression est donc une réalité chez les Celtes d'Ulster et chez les Sémites: cf. e. a. irl. *tarb in chóicid* «taureau de la province» pour le roi, *tarbín óc* «jeune taurillon» pour un jeune homme noble, *samaisc* «génisse» pour une jeune fille noble; ug. *tr* «taureaux» pour les nobles. Il est évident que ces appellations portent sur ceux que l'on peut considérer comme les représentants les plus dignes du peuple entier.

Or cette identification du sujet avec l'objet d'une culture de taureau se rencontre aussi en Grèce: en effet à la lumière des faits relevés par Weisweiler et prouvant la persistance en Grèce d'une culture de taureau préhellénique, il faut attribuer à ἥρως < i.-e. **iēr-* «année, animal âgé d'un an» non pas le sens de «jeune homme», comme je l'ai proposé¹⁶, mais celui de «jeune taureau»; de la même façon Ἑρῆ, qui a la même origine indo-européenne que ἥρως, ne signifie que «génisse», non «jeune fille»¹⁷.

L'on sait que chez Homère ἥρως est un titre honorifique non seulement des rois, des princes et des généraux, mais aussi des guerriers et de tous ceux qui excellent par la force, le courage, l'intelligence et l'habileté: les meilleurs fils d'un peuple de taureau ont été identifiés avec l'animal qui dominait et qui déterminait cette culture. Et au début on a insisté sur l'homme-taureau dans sa force juvénile, caractérisée par la fraîcheur et l'impétuosité: il a été appelé «jeune taureau». Mais chez Homère toute trace de la notion de «taureau» a déjà disparu: ἥρως représente une époque dont le souvenir n'est plus clair.

Il en est de même de Ἑρῆ, qui, une fois, s'entendait comme la «Génisse»: chez Homère c'est un nom propre dont le sens n'est plus connu. La qualification βοῶπις «aux yeux de vache» s'appliquait à l'origine à πότνια (qui, dans ce cas, doit être considéré comme substantif): donc βοῶπις πότνια c'était la «maîtresse, souveraine aux yeux de vache», c.-à-d. Ἑρῆ «(la) Génisse». Chez Homère, où Ἑρῆ (Ἑρῆ) est donc déjà un nom propre inintelligible, βοῶπις πότνια fait groupe avec Ἑρῆ (Ἑρῆ)

¹⁵ P. 189.

¹⁶ Cf. ci-dessus sous § 1.

¹⁷ *Ibid.*

dans une formule fixée (presque toujours à la fin d'un vers), et l'on peut dire que le sens fondamental de βοῶπις n'y est plus senti (on traduit presque toujours «aux grands yeux»). Βοῶπις (πότνια), comme le nom Ἥρα lui-même, n'y est plus l'expression directe d'une pensée inspirée et guidée par une culture de taureau: pour Homère celle-ci appartient à une période quasi-oubliée.

Dans une culture de taureau un culte du taureau ou de la vache n'aurait, évidemment, rien d'étonnant. Cependant je crois qu'une telle culture n'exige pas nécessairement un culte de ce genre. En tout cas je suis d'avis que l'on aurait tort de vouloir voir coûte que coûte une ancienne vache dans la déesse grecque qui a été qualifiée de Ἥρα «Génisse» et de βοῶπις πότνια «souveraine aux yeux de vache». Je renvoie ici à l'épopée irlandaise d'Ulster, dans laquelle la déesse de la guerre Morrígain apparaît sous la forme d'une génisse¹⁸: cela ne signifie pas qu'elle soit une génisse. On la présente tout simplement sous la forme de l'animal qui se trouve au centre de la culture. Il est également tout naturel, me semble-t-il, qu'un peuple de taureau-vache attribue à ses divinités les mêmes titres honorifiques qu'il donne aux meilleurs de ses fils: de cette façon Ἥρα «Génisse» ou βοῶπις πότνια «souveraine aux yeux de vache» pour une déesse équivaut à ἥρως «jeune taureau» pour un roi, un prince, etc.

§ 5. J'ai émis l'avis que le nom de la déesse romaine *fūnō* serait la traduction de Ἥρα «Génisse» (cf. lat. *jūnīx* «jeune vache, génisse»)¹⁹. Il n'y a pas de doute que la figure de *fūnō* n'ait subi l'influence de celle de Ἥρα, tout comme *Jupiter* doit beaucoup à Ζεὺς. Seulement comme ladite culture de taureau méditerranéenne semble avoir dominé aussi en Italie²⁰, le nom *fūnō* pourrait bien refléter cette culture préitalique: cf. aussi l'ethnique *Itali* «jeunes bêtes à cornes», notion qui correspond donc exactement à celle qu'exprime gr. ἥρως²¹.

A. J. VAN WINDEKENS

Kessel-Lo (Louvain), Belgique
Grensstraat 20

¹⁸ Cf. ci-dessus sous § 2.

¹⁹ *Glotta* XXXVI, 1958, p. 310.

²⁰ Weisweiler, *o. c.*, p. 189 et pp. 195-196.

²¹ Weisweiler, *o. c.*, p. 189, en renvoyant à F. Altheim, explique *Itali* «junge Rinder» par «Söhne des Stiergottes». A mon avis *Itali* «junge Rinder» n'oblige pas à conclure à un culte du taureau: voir le cas analogue de Ἥρα à la fin de § 4.